

## La baguette, la loupe et le rateau (Deux lettres inedites de Valry Larbaud a Andre Gide)

Mercier, Pascal

<https://doi.org/10.15017/9984>

---

出版情報 : Stella. 17, pp.1-8, 1998-06-25. 九州大学フランス語フランス文学研究会  
バージョン :  
権利関係 :

# La baguette, la loupe et le râteau

Pascal MERCIER

La première ne sera pas cette longue latte 警策 avec laquelle, dans le Zen, le Maître remet sans douceur l'adepte engourdi sur la Voie. La seconde ne servira pas à déchiffrer trait par trait le fascinant 鑑 aux vingt-trois composants. Enfin, le dernier — 熊手 (mot à mot et poétiquement : «la main de l'ours») — ne devrait permettre à nul bonzillon de parfaire le moindre sillon d'aucun jardin minéral.

Pourtant, à celui qui s'aventurera le cœur léger et la tête froide sur le sentier escarpé et aride de l'érudition, nul doute — au figuré bien entendu — que de tels instruments seront un jour nécessaires. Car qu'elle soit de sureau ou de coudrier, il lui faudra certes plus d'un coup de baguette, même magique, pour accéder aux sources et, confronté à celles-ci, un œil finement aiguisé pour ne pas sous-évaluer (ou surfaire) l'importance de ce qui lui sera montré. Quant à notre symbolique râteau, c'est «tous azimuts» et avec constance qu'il lui faudra le lancer pour espérer, un jour, rapporter quelque butin dans ses filets.

Dans une *interview*, pas du tout imaginaire celle-là, Auguste Anglès — il y a tout juste un quart de siècle — comparait la montagne de papier qui avait manqué l'ensevelir à «une marée, un déluge [*qui l'avait*] passionné mais submergé» et, évoquant la nécessité de retrouver des «lignes de forces», il déclarait benoîtement avoir recours à son «flair»\*. Sans vouloir filer la métaphore cynégétique (ou policière) jusqu'à l'absurde, il faudra, certes, des qualités de chien de chasse dans la course au trésor (sans pour autant jouer les terre-neuve !) mais aussi des prudences de félins. Car en ces matières, comme en

---

\* *Le Monde* (supplément littéraire) du 15 mars 1973. Voir la préface au tome II d'*André Gide et le premier groupe de «La Nouvelle Revue Française» : L'âge critique 1911-1912*, Paris : Gallimard, 1986, p. 11.

d'autres, la passion la plus vive devra se conjuguer avec la plus longue patience.

Les deux lettres que nous donnons ici auraient pu servir d'illustration à notre propos, si ces quelques lignes n'avaient *a contrario* pour fonction de les accompagner, d'évoquer fugitivement l'ombre de «celui qui nous précéda» (selon la traduction littérale du mot qui désigne au Japon le professeur) en même temps que de remercier à la fois tous mes collègues et amis pour leur si obligeant accueil et mes propres étudiants pour l'inépuisable stoïcisme dont ils ont fait preuve au fil de mes cours.

Tentons toutefois de montrer ce qui pouvait trahir l'existence de ces épistoles que nous exhumons pour *Stella*, par les circonstances qui les ont fait venir à notre connaissance. La première caractéristique de ces deux «trouvailles» est que nous ne les cherchions pas. Tout comme dans *Le Soulier de Satin*, où la lettre de Prouhèze met tant et tant d'années à atteindre Rodrigue, les messages de Larbaud pour avoir été reçus par leur premier destinataire n'en attendaient pas moins, tapis dans l'ombre des dossiers, notre œil complice pour revenir à la lumière du jour.

Sans ces innombrables coups de râteau que nous lançons en toutes directions dans les derniers temps de la mise au net de l'échange épistolaire entre Gide et Schlumberger, il ne nous serait probablement jamais venu à l'esprit de nous intéresser aux missives que Larbaud avait envoyées à ce dernier et aux conditions qui présidèrent à la réalisation pratique de la traduction des *Œuvres* de Walt Whitman. S'il n'était guère besoin d'y regarder de près, comme on le constatera en la lisant, pour connaître le destinataire de la seconde, la première nécessitait l'examen le plus attentif. C'est la politesse et les usages de l'époque qui nous mirent sur la bonne piste. Deux personnes aussi bien élevées que Larbaud et Schlumberger ne se seraient jamais permis d'user — sans mieux se connaître qu'ils ne se connaissaient alors — d'un tour aussi familier que celui par lequel débute cette épître. (À force de fréquenter ces «Messieurs» du passé, l'on finit par vivre avec eux et l'un des risques du métier — contre lequel il faut savoir se prémunir — serait de s'abstraire du temps présent.) Ayant eu à souffrir des poches percées de Gide, par

lesquelles maints éléments de sa vaste correspondance ont rejoint le néant, nous étions peut-être aussi plus attentifs aux menues conjonctures qui le conduisaient parfois à expédier à tel ou tel autre de ses amis de confiance (et Schlumberger jouait alors jusqu'à l'abnégation ce rôle) les demandes d'un collaborateur aussi estimé que l'était Larbaud. À une connaissance des usages de ce temps s'ajoutait donc celle du terrain et si l'on s'inquiétait, en conclusion, de savoir où avait bien pu passer notre baguette, nous dévoilerons un de nos derniers « secrets de cuisine » : c'est qu'elle nous sert, non pas à trouver les moyens de nous désaltérer, mais bel et bien à mesurer les creux et pleins de cette mystérieuse topographie que demeurera toujours une correspondance.

À Fukuoka, de ce côté-ci du Yalou,  
le vendredi 13 mars 1998 (*St Rodrigue*).

**Remarques à propos de ces deux lettres de Valery Larbaud :**

La première, réputée « égarée » par Françoise Lioure (*Cahiers André Gide 14: Correspondance André Gide – Valery Larbaud (1905–1938)*, Paris : Gallimard, 1989, p. 267, note 1 de la lettre 72) se trouve depuis une trentaine d'années avec plusieurs autres missives de Larbaud envoyées, elles, à Jean Schlumberger dans la collection d'un libraire parisien. On supposera que Gide — alors à Cuverville — l'avait fait suivre vers son ami — alors en Mayenne — tout comme il l'avait fait peu avant d'une autre lettre de Larbaud mentionnée à la page 426 d'André GIDE – Jean SCHLUMBERGER, *Correspondance (1901–1950)*, établie par Pascal MERCIER et Peter FAWCETT, Paris : Gallimard, 1993. (Toutefois cette autre missive n'est pas conservée chez le libraire susmentionné.) L'indication manuscrite de Gide devait sans doute permettre l'envoi de la seconde partie de l'étude sur Patmore à la bonne adresse et aussi à Schlumberger de se manifester s'il changeait d'avis à propos de sa participation à la cérémonie de Cerilly. Le contenu de la lettre et la formule de politesse employée ici par Larbaud permettent d'affirmer qu'il ne peut s'agir d'une lettre à Schlumberger.

La seconde, conservée dans le dossier Whitman des Archives Gallimard, a probablement été transmise par Gide à Berthe Lemarié. L'éventuelle réponse de Gide n'a pas été retrouvée. Nous remercions Monsieur Antoine Gallimard de nous avoir autorisé, il y a quelques années, à consulter ce dossier et de nous laisser, aujourd'hui, en faire état. Nous savons gré à Monsieur Jean-Pierre Dauphin de son amical truchement et au Maire de Vichy, le Dr Claude Malhuret, d'avoir bien voulu autoriser la publication de ces deux lettres.

## Deux lettres inédites de Valery Larbaud à André Gide

– I –

*La Thébaïde, 14 septembre 1911.*

[De la main de Gide : *Avenue Victoria, Vichy – Allier*]

*Mon cher ami,*

*Nous avons enfin réussi à retirer le buste de Philippe de l'atelier de Bourdelle<sup>1)</sup>. Francis Jourdain l'a expédié hier mercredi, en grande vitesse, en gare de Theneuille<sup>2)</sup>. De là, le chef de gare le fera transporter, à mes frais, à Cérilly. Il sera donc scellé dans le courant de la semaine prochaine, et voilà la famille Tournayre et Mme Philippe tranquilles<sup>3)</sup>.*

*Or, pourquoi ne pas faire dès maintenant l'inauguration ? Voici les trois dates que je propose à Mme Philippe :*

*samedi 23*

*dimanche 24 septembre*

*lundi 25*

*Je prolonge mon séjour en France exprès. Voyez donc quel jour vous conviendrait le mieux. Du côté de Francis Jourdain, Marguerite Audoux, Jules Iehl, on ne pourra pas venir<sup>4)</sup>. Ray manquera (il est à Hambourg, près de Dehmel, avec des ennuis — je vous en parlerai<sup>5)</sup>. Il faudrait donc que vous ameniez le plus grand nombre possible d'amis. Je vous demande simplement votre avis sur le groupe de jours ci-dessus : naturellement c'est Mme Philippe qui nommera le jour<sup>6)</sup>. Enfin, prévenez dès maintenant.*

*Merci pour votre dernière lettre. Je vais mieux. Faites moi envoyer les épreuves de la 2 de partie de «C[oventry] P[atmore]» ici, puisque j'y reste jusqu'à la fin du mois de septembre<sup>7)</sup>.*

*Amicalement à vous,*

*V. Larbaud.*

- 1) Voir dans l'article de David ROE : « Autour d'un buste », *Les Amis de Charles-Louis Philippe*, Bulletin n° 51, 1995, pp. 15-37, toutes les péripéties relatives à l'exécution du projet, conçu par la famille et les proches de l'écrivain Charles-Louis Philippe (1874-1909), d'élever sur sa tombe de Cérilly un buste d'Antoine Bourdelle (1861-1929) le représentant.
- 2) Peintre, décorateur et écrivain, Francis Jourdain (1876-1958) servait d'intermédiaire entre Gide et les plus proches amis de Philippe. Voir note 4. Theneuille, dans l'Allier, est la gare desservant Cérilly. Schlumberger y dormira en se rendant à la cérémonie du 25 septembre 1911. Voir *Les Amis de Charles-Louis Philippe*, Bulletin n° 50, 1994, pp. 57-59.
- 3) De la famille de Philippe ne restaient que sa mère : Madame Charles Philippe, née Jeanne Déchatre (1843-1914) et sa sœur Louise : Madame Léon Tournayre (1874-1935). Les relations avec elles n'étaient pas toujours aisées. Voir l'article de David ROE, *art. cité* et André GIDE, *Correspondance avec Charles-Louis Philippe et sa famille (1898-1936)*, établie par Martine SAGAERT, Lyon : Centre d'Études Gidiennes, 1995.
- 4) La célèbre romancière Marguerite Donquichotte, dite Audoux (1863-1937) et l'écrivain et magistrat Jules Iehl (1875-1971), Michel Yell en littérature, avaient formé avec d'autres amis dont Jourdain, Fargue et Philippe ce qu'on nomme parfois le « groupe de Carnétin ». Voir l'appendice à Valéry LARBAUD - Léon-Paul FARGUE, *Correspondance (1910-1946)*, établie par Th. ALAJOUANINE, Paris : Gallimard, 1971, pp. 283-285.
- 5) Ami de Larbaud, Marcel Ray (1878-1951) avait été le condisciple de Philippe au Lycée de Moulins. C'est parce qu'il préparait une thèse consacrée à Detlev von Liliencron qu'il était en rapport avec le poète allemand Richard Dehmel (1863-1920). Voir Valéry LARBAUD - Marcel RAY, *Correspondance (1899-1937)*, établie par Françoise LIOURE, Paris : Gallimard, tome II [1980], p. 133.
- 6) C'est en fait sa fille qui allait bientôt écrire à Gide, dès le 15 septembre à ce qu'il semble, fixant la cérémonie au 25 septembre. Voir *Correspondance André Gide - Valéry Larbaud (1905-1938)*, *op. cit.*, p. 105.
- 7) Larbaud avait accepté de préfacier à la demande de Gide la traduction de Claudel des *Poèmes* de l'écrivain anglais Coventry Patmore. Gide devait entourer cette pré-publication de l'étude de Larbaud et des traductions de Claudel, la première en deux livraisons dans *La Nouvelle Revue Française* (août et septembre 1911) et les secondes scindées sur septembre et octobre de la même année de toutes les attentions dont il pouvait être capable lorsqu'il s'agissait des œuvres de Claudel. Voir les nombreuses allusions dans André GIDE - Jean SCHLUMBERGER, *Correspondance (1901-1950)*, *op. cit.*

## - II -

*Calle Mayor n° 63. Alicante<sup>1)</sup>*

*samedi 5 janvier 1918.*

*Mon cher Gide, je viens de recevoir les épreuves de Whitman, que Mme Lemarié m'a envoyées<sup>2)</sup>. Elles sont inquiétantes. L'imprimeur est-il français ? Sait-il le français ? Il y a tant de fautes dans les 45 premières pages, que ces épreuves ont l'air de venir, non pas de la banlieue de Paris, mais d'une imprimerie portugaise établie en Chine<sup>3)</sup> ! et à lire ce qu'ils ont fait de mon Introduction, je m'arrache le peu de cheveux qui me restent. Déjà les épreuves des «*Enfantines*» m'avaient fait trembler<sup>4)</sup>, mais celles-ci ! Pas une ligne sans faute ; des parenthèses où il n'y en a pas ; une absence totale de guillemets, etc., etc. Je vais les corriger avec le plus grand soin, et Mme Jeannot, je le sais, les re-corrigerá ; mais cette Introduction est dans un tel état que je me demande si ces deux corrections suffiront. Je vous demande, dans l'intérêt de ce livre, d'y vouloir bien veiller vous-même, et de faire en sorte, surtout, que le bon à tirer ne soit donné que lorsque vous aurez vu vous-même les secondes épreuves. La traduction des poésies est mieux imprimée ([en note] mais il y a des fautes : voyez les derniers vers de votre traduction : Bons... Rigide contre..), sans doute parce que le texte était dactylographié<sup>5)</sup>. Peu de fautes dans la traduction des Proses, que du reste je corrigerai aussi.*

*Autre chose. Je vous avais signalé un contre-sens dans les traductions de Laforgue : «*Myself I sing, etc... yet utter the word democratic, etc.*» Laforgue a traduit : «*Pourtant tout le mot démocratique, etc.*» Le sens est : «*Et pourtant (je) prononce (utter) le mot démocratique, etc.*» Je viens de relever un autre contre-sens, ou plutôt une négligence, dans «*Ne fermez pas vos portes...*» Le texte dit : «*Do not shut your doors, ye proud libraries...*» Ce qui veut dire : «*Ne fermez pas vos portes, orgueilleuses bibliothèques...*» Laforgue a traduit : «*orgueilleuses**

librairies.» *Et ceci* : (dans «Poètes à venir») : «Je suis un homme qui flânant le long, sans bien s'arrêter, tourne par hasard un regard, etc.» *Le long* ? *Le long de quoi ? Cela n'a pas de sens. J'ai oublié le texte ; mais je soupçonne qu'il doit y avoir quelque chose comme «walking along».* *Et alors il faut dire : passant en flânant, pour rendre l'idée de mouvement qu'il y a dans «along».* *Voulez-vous vérifier et corriger ? En tout cas, je corrige «utter» et «proud libraries»<sup>6)</sup>.* *Cela me paraît indispensable. — Enfin, dans toute mon introduction j'appelle le livre «Feuilles d'Herbe» (c'est «Leaves» et non «blades») et je vois que dans tout le reste du livre le titre donné est «Brins d'herbes». Qu'en pensez-vous ? Le choix du mot «leaves» par Whitman est très significatif<sup>7)</sup>.*

*Me voici au bout de mon papier. Je vous serre la main et vous souhaite une bonne année.*

*Valery Larbaud.*

© Éditions Gallimard, 1998.

- 1) Valery Larbaud résidait dans cette ville du sud de l'Espagne depuis septembre 1916 et ne devait rentrer en France qu'en septembre 1919. Voir *Cahiers André Gide 14, op. cit.*, note 4 de la lettre 137, pp. 303-304.
- 2) En l'absence de Gaston Gallimard, alors à New York avec Copeau, la bonne marche des éditions de *La Nouvelle Revue Française* était assurée par Madame Lemarié, née Berthe Blondel La Rougery (1872-1948). Elle était parfois secondée dans sa tâche par Fargue et une amie de celui-ci, Madame Édouard Lebey, née Marcelle Jeannot (1881-1965), que Larbaud mentionne plus bas et qui allait bientôt rejoindre Charles Dullin aux États-Unis pour l'épouser en 1919. À son propos, voir Jean-Paul GOUJON, *Léon-Paul Fargue*, Paris : Gallimard, 1997, pp. 166-168 et Jacques COPEAU, *Les Registres du Vieux Colombier II, America*, établis par Marie-Hélène DASTÉ et Suzanne MAISTRE SAINT-DENIS, Paris : Gallimard, 1984, p. 291 et p. 600, note 10.
- 3) Allusion à la Veuve Rosario de Fou-Tchéou qui avait imprimée en 1896 l'*Agamemnon* de Paul Claudel ? Pour «l'imprimeur de la banlieue de Paris», voir note suivante.
- 4) Tout comme le volume whitmanien, les *Enfantines* de Larbaud avaient été confiées aux soins de l'imprimeur Louis Bellenand (16 route de Bièvres, Fontenay-aux-Roses) qui allait aussi se charger des volumes de Proust. Voir la *Bibliographie des Éditions de La Nouvelle Revue Fran-*



*çaise* : 1911-1919, Paris : Librairie Henri Vignes, 1997, n<sup>os</sup> 108 et 113, et Marcel PROUST – Gaston GALLIMARD, *Correspondance (1912-1922)*, établie par Pascal FOUCHÉ, Paris : Gallimard, 1989.

- 5) Il est difficile d'en juger car ces premières épreuves des *Œuvres choisies* de Whitman n'ont pas été conservées. Toutefois Larbaud fait ici mention de la première traduction de Gide dans le volume, celle du «Chant de moi-même» (pp. 61-64 dans l'édition de 1918 et pp. 10-13 de l'édition en «Poésie / Gallimard», Paris : Gallimard, 1992). Les deux vers fautifs se trouvent vers le milieu du poème :

*Bords duvetés et fondement, ce sera vous !*

*Rigide contre viril, ce sera vous !...*

Shaded ledges and rests it shall be you!

Firm masculine colter it shall be you!

Les *Proses* de Whitman, traduites par Larbaud, concluaient le volume de 1918 (pp. 315-366) ; elles ne figurent pas dans l'édition en «Poésie / Gallimard», *op. cit.*

- 6) Si Larbaud allait bien corriger ces deux contre-sens de Jules Laforgue, Gide s'abstiendra de modifier ce «*flânant le long*» qui ne rendait pas si mal l'original «sauntering along». Toutes ces citations renvoient aux *Dédicaces* de Whitman (pp. 57-59 dans l'édition de 1918 et pp. 7-9 de l'édition en «Poésie / Gallimard», *op. cit.*).
- 7) Les *Feuilles* l'emporteront avec justice sur les *Brins*. L'édition en «Poésie / Gallimard», *op. cit.*, fait mention des *Feuilles d'herbe* sur la page de faux-titre. Au sujet des premières éditions du poète américain en France on se reportera au livre de Bestsy ERKKILA : *Walt Whitman among the French*, New Jersey : Princeton University Press, 1980.